**Document 1 : La rencontre avec Dracula, Bram Stocker, *Dracula*, 1897**

Je me mis à me frotter les yeux, à me pincer un peu partout pour m’assurer que j’étais bien éveillé. Car je croyais au contraire faire un horrible cauchemar, je me disais que j’allais bientôt rouvrir les yeux pour constater que j’étais chez moi, que l’aurore éclairait peu à peu mes fenêtres : ce n’aurait pas été ma première nuit de sommeil agité après une journée de travail excessif. Mais non ! J’avais mal partout où je me pinçais, et mes yeux ne me trompaient point ! J’étais parfaitement éveillé et me trouvais dans les Carpates ! Je n’avais qu’une chose à faire : patienter, attendre le matin.

J’en étais arrivé à cette conclusion, lorsque j’entendis un pas lourd approcher derrière la grande porte ; en même temps, je vis, par une fente, un rai de lumière. Puis ce fut le bruit de chaînes que l’on détachait et de gros verrous que l’on tirait. On mit quelques instants à tirer une clef dans la serrure - sans doute celle-ci n’avait-elle plus servi depuis longtemps ? - et la grande porte s’entrouvrit.

Devant moi, se tenait un grand vieillard, rasé de frais, si l’on excepte la longue moustache blanche, et vêtu de noir des pieds à la tête, complètement de noir, sans la moindre tache de couleur nulle part. Il tenait à la main une ancienne lampe d’argent dont la flamme brûlait sans être abritée d’aucun verre, vacillant dans le courant d’air et projetant de longues ombres tremblotantes autour d’elle. D’un geste poli de la main droite, l’homme me pria d’entrer, et me dit en un anglais excellent mais sur un ton bizarre :

- Soyez le bienvenu chez moi ! Entrez de votre plein gré !

Il n’avança pas d’un pas vers moi, il restait là, semblable à une statue, comme si le premier geste qu’il avait eu pour m’accueillir l’avait pétrifié. Pourtant, à peine avais-je franchi le seuil qu’il vint vers moi, se précipitant presque, et de sa main tendue saisit la mienne avec une force qui me fit frémir de douleur - d’autant plus que cette main était aussi froide que de la glace ; elle ressemblait davantage à la main d’un mort qu’à celle d’un vivant. Il répéta :

- Soyez le bienvenue chez moi ! Entrez de votre plein gré, entrez sans crainte et laissez ici un peu du bonheur que vous apportez !

La force de sa poignée de main, en outre, me rappelait à tel point celle du cocher dont, à aucun moment, je n’avais vu le visage, que je me demandai alors si ce n’était pas encore au cocher que j’étais en train de parler. Je voulus m’en assurer :

- Le comte Dracula ? fis-je.

S’inclinant courtoisement, il répondit :

- Oui, c’est moi le comte Dracula, et je vous souhaite la bienvenue dans ma maison, monsieur Harker. Entrez, entrez. La nuit est froide ; vous avez certainement besoin de vous reposer, et aussi de manger quelque chose... Tout en parlant, il posa la lampe sur une console fixée au mur et, descendant le seuil, il alla prendre mes bagages ; avant que j’eusse pu l’en prévenir, il les avait mis dans le corridor. J’ouvris la bouche pour protester, mais aussitôt, il m’imposa silence :

- Non, monsieur, vous êtes mon invité. Il est tard, tous mes domestiques sont couchés. Permettez-moi de vous conduire moi-même à votre appartement.

**Document 2 : Victor Hugo, Lettre aux habitants de Guernesey, 1854**

Texte intégral : <https://fr.wikisource.org/wiki/Actes_et_paroles/Pendant_l%E2%80%99exil/1854>

( …) Songez-y bien, depuis que cette sentence de mort est prononcée, le bruit que vous entendez maintenant dans toutes vos horloges, c’est le battement du cœur de ce misérable.

Un précédent est-il nécessaire ? en voici un :

En 1851, un homme, à Jersey, tua un autre homme. Un nommé Jacques Fouquet tira un coup de fusil à un nommé Derbyshire. Jacques Fouquet fut déclaré coupable successivement par les deux jurys. Le 27 août 1851 la cour le condamna à mort. Devant l’imminence d’une exécution capitale, l’île s’émut. Un grand meeting eut lieu ; seize cents personnes y assistèrent. Des français y parlèrent aux applaudissements du généreux peuple jersiais. Une pétition fut signée. Le 23 septembre, la grâce de Fouquet arriva.

Maintenant, qu’est-il advenu de Fouquet ?

Je vais vous le dire.

Fouquet vit et Fouquet se repent.

Qu’est-ce que le gibet a à répondre à cela ?

Guernesiais ! ce qu’a fait Jersey, Guernesey peut le faire. Ce que Jersey a obtenu, Guernesey l’obtiendra.

Dira-t-on qu’ici, dans ce sombre guet-apens du 18 octobre, la mort semble justice ? que le crime de Tapner est bien grand ?

Plus le crime est grand, plus le temps doit être mesuré long au repentir.

Quoi ! une femme aura été assassinée, lâchement tuée, lâchement ! une maison aura été pillée, violée, incendiée, un meurtre aura été accompli, et autour de ce meurtre on croira entrevoir une foule d’autres actions perverses, un attentat aura été commis, je me trompe, plusieurs attentats, qui exigeraient une longue et solennelle réparation, le châtiment accompagné de la réflexion, le rachat du mal par la pénitence, l’agenouillement du criminel sous le crime et du condamné sous la peine, toute une vie de douleur et de purification ; et parce qu’un matin, à un jour précis, le vendredi 27 janvier, en quelques minutes, un poteau aura été enfoncé dans la terre, parce qu’une corde aura serré le cou d’un homme, parce qu’une âme se sera enfuie d’un corps misérable avec le hurlement du damné, tout sera bien !

Brièveté chétive de la justice humaine !

Oh ! nous sommes le dix-neuvième siècle ; nous sommes le peuple nouveau ; nous sommes le peuple pensif, sérieux, libre, intelligent, travailleur, souverain ; nous sommes le meilleur âge de l’humanité, l’époque de progrès, d’art, de science, d’amour, d’espérance, de fraternité ; échafauds ! qu’est-ce que vous nous voulez ? O machines monstrueuses de la mort, hideuses charpentes du néant, apparitions du passé, toi qui tiens à deux bras ton couperet triangulaire, toi qui secoues un squelette au bout d’une corde, de quel droit reparaissez-vous en plein midi, en plein soleil, en plein dix-neuvième siècle, en pleine vie ? vous êtes des spectres. Vous êtes les choses de la nuit, rentrez dans la nuit. Est-ce que les ténèbres offrent leurs services à la lumière ? Allez-vous-en. Pour civiliser l’homme, pour corriger le coupable, pour illuminer la conscience, pour faire germer le repentir dans les insomnies du crime, nous avons mieux que vous, nous avons la pensée, l’enseignement, l’éducation patiente, l’exemple religieux, la clarté en haut, l’épreuve en bas, l’austérité, le travail, la clémence. Quoi ! du milieu de tout ce qui est grand, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est auguste, on verra obstinément surgir la peine de mort ! Quoi ! la ville souveraine, la ville centrale du genre humain, la ville du 14 juillet et du 10 août, la ville où dorment Rousseau et Voltaire, la métropole des révolutions, la cité-crèche de l’idée, aura la Grève, la barrière Saint-Jacques, la Roquette ! Et ce ne sera pas assez de cette contradiction abominable ! et ce contre-sens sera peu ! et cette horreur ne suffira pas ! Et il faudra qu’ici aussi, dans cet archipel, parmi les falaises, les arbres et les fleurs, sous l’ombre des grandes nuées qui viennent du pôle, l’échafaud se dresse, et domine, et constate son droit, et règne ! ici ! dans le bruit des vents, dans la rumeur éternelle des flots, dans la solitude de l’abîme, dans la majesté de la nature ! Allez-vous-en, vous dis-je ! disparaissez ! Qu’est-ce que vous venez faire, toi, guillotine, au milieu de Paris, toi, gibet, en face de l’océan ?

**Document 3 : La chanson de Boris Vian « Le déserteur »** [**https://www.youtube.com/watch?v=dH4qircomdM**](https://www.youtube.com/watch?v=dH4qircomdM)

**Document 4 : Une chronique rédigée par l’écrivain Xavier Lecoeur dans le quotidien *La Croix* du mardi 12 juillet 2011**

Depuis quand n'avez-vous pas reçu de lettre ? Une semaine ? Un mois ? Un an ? Je ne parle évidemment pas des désagréables factures, ni des prospectus publicitaires, ni des demandes de dons, qui font l'ordinaire de notre courrier. Je parle simplement des bonnes vieilles lettres « à l'ancienne », comme on le dit des tartes aux pommes ou des blanquettes de veau ! Force est de constater que, malmenées par le développement fulgurant des courriels et autres SMS, elles tendent à se raréfier dangereusement... Les formes modernes de communication écrite ont certes des atouts : la rapidité, la simplicité, l'efficacité. Mais, pour rester « digestes », les messages se doivent de ne pas être trop longs. De plus, quelle que soit la chaleur des mots employés, ces messages électroniques restent curieusement toujours assez froids, comme désincarnés...

Rien de tel avec une lettre écrite à la main, en bon français, sur une ou plusieurs feuilles d'un beau papier. Son auteur a pris du temps pour la rédiger ; parfois, il a été contraint de s'interrompre quelques heures ou quelques jours avant de pouvoir la terminer. Par respect pour lui, vous allez à votre tour vous asseoir et prendre le temps de la lire attentivement. Peut-être même la relirez-vous plusieurs fois.

Votre correspondant vous parle de lui et de vous, de son existence et de la vôtre ; il vous raconte ses bonheurs, ses déboires, ses espoirs. Il vous révèle des goûts, des humeurs, des pensées, que, par timidité, il n'aurait peut-être pas osé vous dévoiler face à face. C'est drôle, émouvant, surprenant, profond, banal ou subtil. Comme la vie.

Les lettres de cet acabit, on les garde et on y répond. C'est ainsi que naissent parfois de savoureuses correspondances qui, lorsqu'elles concernent des gens célèbres, sont souvent publiées après le décès de leurs auteurs. Heureusement, d'ailleurs, que Madame de Sévigné, Voltaire ou Flaubert, pour ne citer que ces trois grands épistoliers, ne connaissaient pas les courriels ! Les chercheurs auraient été privés d'une passionnante source documentaire, et les amateurs de littérature d'un grand bonheur !

On peut à ce propos se demander comment les biographes de demain réussiront à reconstituer les échanges écrits entre les hommes d'aujourd'hui... Car les disques durs traverseront probablement moins bien les siècles que les feuilles de papier... En attendant, il est cocasse de constater que, pour être original de nos jours, il suffit de se remettre à pratiquer un art qui allait de soi pour nos ancêtres : celui de la correspondance ! Ce qui était banal autrefois est devenu rare et donc d'autant plus appréciable. Envoyer une belle lettre désormais ne revient-il pas à offrir un véritable petit cadeau à son destinataire ?